



Marcel Aymé
Œuvres romanesques
complètes

I

ÉDITION PRÉSENTÉE, ÉTABLIE ET ANNOTÉE
PAR YVES-ALAIN FAVRE

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

MARCEL AYMÉ

*Œuvres
romanesques
complètes*

I

ÉDITION PRÉSENTÉE, ÉTABLIE ET ANNOTÉE
PAR YVES-ALAIN FAVRE

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1989,
*pour les nouvelles non publiées en librairie,
les appendices et l'ensemble de l'appareil critique.*

BRÛLEBOIS

*Combien qu'il soit rudement fait
La matière est si très-notable
Qu'elle amende tout le meffaiçt...*

FRANÇOIS VILLON
(Le Grand Testament)

I

Le 11 novembre 1918, qui fut le jour de l'armistice, il y eut, dans la seule rue des Nèfles, deux^a hommes qui guérèrent, l'un d'une mauvaise phlébite, l'autre d'une affection cardiaque qu'ils traînaient depuis le 3 août 1914. La joie fait de ces miracles.

Des deux miraculés, le premier, par ordre d'importance sociale, était sans contredit M. Hector Reboudin. M. Reboudin possédait des immeubles aux quatre coins de la ville, et, bien qu'il fût détenteur de fonds russes¹, on^b estimait généralement que sa fortune n'allait pas à moins d'un demi-million. Aussi^c n'était-il pas une vieille fille à marier^d, un peu soucieuse de l'avenir de ses parents, qui ne fît des vœux pour que M. Reboudin devînt veuf dans l'année. Au *Café du lion*, où il jouait le bridge à l'heure de l'apéritif, on l'admirait beaucoup pour le sang-froid avec lequel il savait perdre cent sous et pour la grâce qu'il avait à parler des plus menues choses. Il citait Horace et Lucrèce avec un à-propos qui ne se démentait jamais, car les habitués du café n'entendaient pas le latin. Dans tout le canton, on n'aurait trouvé personne, pas même le commandant Gondrelet, du train des équipages (lequel portait cependant un monocle), qui pût se prévaloir de cette aimable désinvolture avec laquelle M. Reboudin affichait son ignorance des mathématiques et se flattait de n'être « pas fichu de faire une division ». Le sourire ironique et las qui accompagnait cette charmante boutade disait assez que les sciences exactes n'avaient pas de quoi

retenir la subtilité et la fantaisie de ce contempteur des nombres. Il en allait que M. Reboudin, aux yeux de ses concitoyens, avait des aptitudes pour tous les genres littéraires et des aperçus originaux sur la politique^a. Il avait d'ailleurs fait ses preuves en publiant un volume de vers, tous alexandrins, dont la bibliothèque municipale possédait un exemplaire, ignoré du public, il est vrai^b, mais dont la reliure en truite avait^c bonne façon. En outre, nul n'oubliait qu'il avait fait avec distinction, pendant toute la guerre, la critique militaire à *L'Éclair régional*.

À ces^d avantages de la fortune et de l'esprit, M. Reboudin réunissait celui de passer pour un des plus beaux hommes et des plus élégants de la ville. Le dimanche matin, lorsqu'il se promenait dans son pantalon à petits carreaux et sa jaquette grise, plus d'une jolie femme qui sortait de la grand-messe ne se défendait pas de chercher le regard de ses doux yeux bleus qu'abritait le chapeau melon galamment incliné sur le sourcil droit.

La guerre, en dépit de la fâcheuse maladie qui l'avait privé de la gloire du combattant, n'avait pas vieilli M. Reboudin. Ses quarante ans étaient vermeils^e. Son visage^f, noble et gracieux, comme les pensées qui l'animaient généralement, était reposé. Sa haute taille n'avait pas fléchi d'une ligne. Une seule chose le contrariait ; il prenait un peu de ventre. C'était comme un gros œuf de Pâques qu'il eût^g dissimulé dans l'endroit décent de son pantalon et qui gâtait la verticale de son abdomen. Cette redondance grasseuse, d'une forme si particulière, marque chez certains hommes, disait le Dr Mouillet, avec un air plein de sous-entendus, que les charmes^h de l'épouse les ont rebutés une fois pour toutes. Et l'explication ne manquait pas de vraisemblance pour qui connaissait Mme Reboudin. C'était une petite femme à peau bistre qui disposait d'un dos étriqué² comme un lévrier et de deux petits seins mous qui n'avaient jamais insultéⁱ. Le reste^h consistait en un peu de peau et d'os. Elle se mouvait sans grâce dans une robe^j noire qu'aggravaient des entrelacs de soutache^k noire et de galon noir.

À l'âge de vingt-quatre ans, Hector Reboudin^l, obéissant à l'injonction paternelle, s'était résigné à traverser la vie, la main dans la main de Julie^m Travotet, fille unique de parents fortunés. Les espérances avaient été tôt déçues, le père Reboudin ayant compté sans la proverbiale fécon-

dité de la famille Bérignot dont Mme Travotet était issue. Sur les quarante-deux ans, cette bonne dame sentit^a s'éveiller tout à coup ses vertus poulinières. D'affilée, elle pondit quatre gros garçons, dont le père Reboudin mourut de chagrin.

Hector, joli cœur, ne manquait pas de termes de comparaison et n'avait nul besoin d'étudier Julie dans le simple appareil que dit Racine¹ pour la prendre en aversion d'abord qu'on la lui imposait. Il voulut^b bien, cependant, lui faire un enfant, souhaitant que ce fût une fille, et Julie, soit hasard, soit méchanceté, accoucha d'un garçon, qu'il ressentit comme une injure. Furieux, il prit^c une maîtresse au chef-lieu du département² où il se rendit chaque semaine et modifia l'appareil conjugal. Mais, par un raffinement de cruauté, il institua le régime de la chambre à deux lits et soigna ses déshabillés.

Julie ne marqua nul désappointement. Elle mit simplement des baleines plus hautes à son col de guipure, alla deux fois par semaine à confesse et après^d quelque temps fit une fausse couche qui témoignait assez que la réserve distante de son mari n'était pas pour l'embarrasser. Cette parturition était, au reste, purement démonstrative. Julie, dont la jeunesse s'était penchée sans nostalgies sur les conserves de fruits et les guirlandes de fleurs brodées au plumetis³, n'avait pas le goût de l'adultère. Quoi qu'il en fût des goûts de sa moitié, Hector ne voulut voir que le fait et, à dater de ce jour, les deux époux se vouèrent une haine^e réciproque qui ne devait finir qu'à leur dernier soupir.

L'homme^f dont le cœur s'était écrasé en systole pendant les cinq années de tourmente n'était pas, à beaucoup près, aussi considéré que M. Reboudin. L'épicière qui tenait boutique au coin de la rue des Nèfles et de la rue Jean-Jaurès n'invoquait jamais son nom pour couvrir une marchandise de fraîcheur douteuse. Elle savait^g bien que les clients ne se décideraient pas sur cette simple affirmation que la Lune en avait pris un kilo la veille. Et, en vérité, il n'était pas besoin d'avoir un sens aigu des hiérarchies pour sentir que la Lune n'était pas une référence sérieuse. Cela se voyait au premier coup d'œil. À regarder^h cette grande carcasse étirée qui avait fait la joie de tant de conseils de révision, cette figure de carême aux os saillants où les petits yeux enfoncés louchaient

drôlement¹, ces nippes fatiguées, crevées, rapiécées et toujours trop courtes pour ses grandes pattes de faucheur, on comprenait sans peine pourquoi les dames cossues du quartier ne tenaient pas à honneur² de suivre la Lune dans la voie des fantaisies gastronomiques. Le surnom³ de la Lune n'était pas ce qui étonnait le moins chez cet homme, car il n'y avait rien dans toute sa personne qui justifiait une pareille appellation. Pour lui⁴, il ne songeait guère à s'en étonner ; depuis trente-cinq ans qu'il s'était intercalé entre sa sœur Léonie et son frère⁵ Cacane, il s'était toujours entendu appeler la Lune, et il trouvait la chose si naturelle qu'il ne se fût même pas retourné dans la rue si on l'avait appelé du nom de ses pères.

C'était un être singulier que la Lune, et les commères de la rue des Nèfles n'en parlaient jamais sans baisser la voix. Notoirement pauvre, il passait⁶ ses journées à la pêche, et dans un temps où la pêche n'est plus guère considérée que comme un sport, on se demandait de quoi il pouvait bien vivre. La vérité était qu'il n'y avait pas plus fin pêcheur que la Lune et, tant avec ses lignes qu'avec ses filets, il gagnait de quoi suffire à ses médiocres besoins, la pêche étant pour lui toujours ouverte. La Lune s'était ainsi organisé une vie toute de liberté et de fantaisie. Quand vint la guerre, il prit la précaution⁷ d'aller faire un stage de deux mois à l'hôpital, d'où il sortit avec de beaux certificats de cardiaque qui, sa maigreur aidant, firent merveille devant les conseils de révision. Ce n'était pas qu'il craignit pour sa peau, mais il pensait, avec raison, que le métier des armes laisse peu de loisirs pour la pêche à la ligne. Pendant toute la guerre il exagéra son air maladif et entretint avec soin le bruit de sa maladie de cœur. Excès de prudence un peu puéril, mais où se reconnaissait le pêcheur auquel une longue⁸ expérience a appris à ne négliger aucune⁹ précaution pour endormir la méfiance du poisson.

Accoutumé aux longues et solitaires stations au bord de l'eau, la Lune était taciturne et ne se départissait guère de son mutisme qu'avec des familiers comme le père Bouille, un pêcheur enragé, un malin aussi, et qui connaissait les bons coins.

À côté de la belle maison à deux étages des Reboudin, la Lune habitait, dans un immeuble lépreux, une espèce¹⁰ de cave divisée en deux compartiments, dans laquelle on

descendait par deux marches de pierre, hautes comme des bornes kilométriques. La première pièce, la plus grande, prenait jour sur la rue par une fenêtre étroite qui était^c bien plutôt un soupirail. Là, il faisait sa cuisine et tenait ses engins de pêche. La pièce du fond, sans fenêtre ni porte, lui servait de chambre à coucher. Une opulente odeur de blé cuit, d'asticots et de graisse^b rance flottait dans cette cave aux murs blanchis à la chaux et embellis par les pages majuscules du supplément illustré du *Petit Journal*. Il y avait, en outre des portraits des trois derniers présidents de la République, le tsar Alexandre III en uniforme d'amiral au débarcadère de Toulon¹, et une image représentant la capture de Samory² qui chantait à l'œil tout particulièrement.

Dans ce terrier étroit, la Lune avait joui pendant dix ans d'un bonheur paisible que rien^e n'avait troublé. Au retour de la pêche, il faisait sa cuisine, dînait, remaillait un filet, feuilletait le catalogue de Saint-Étienne et se couchait dans un calme plein.

Son esprit^d ne travaillait guère que pour les besoins de son métier, où l'intuition et l'habitude avaient plus de part que le raisonnement ; il ignorait les orages du cœur. Les femmes ne l'occupaient pas beaucoup, et quand il éprouvait le besoin de satisfaire au génie de l'espèce, il trouvait facilement des bras accueillants, peu soucieux qu'il était de considérations esthétiques. Cette quiétude animale, fortifiée par dix années d'habitudes, barricadée par un égoïsme éprouvé, un être la bouleversa, qui sut éveiller dans l'âme de la Lune les joies, les déceptions et les angoisses de la passion pure.

Un soir d'hiver qu'il revenait de la gare, où il avait accompagné un permissionnaire, la Lune entendit un gémissement comme il traversait la place du Jet-d'eau. Dans la nuit obscure, il se dirigea vers l'endroit d'où partait la plainte et distingua une forme humaine étendue sur la neige. D'une main ferme, il mit l'individu sur pieds^e et lui frotta le visage d'une poignée de neige. Il lui parut que c'était un petit homme trapu, mais l'obscurité ne lui permit pas de l'identifier autrement. Comme la Lune allait solliciter des explications, l'homme parut s'éveiller, et, d'une voix pâteuse, pas pressée, qui s'allégeait aux fins de phrases en points d'interrogation, articula^f :

« Vingt dieux, ça va pas bien. Je sais pas... »

Et s'apercevant de la présence de la Lune, qui le maintenait par le col de sa veste :

« Mon soulier du pied gauche ! T'as pas idée de ça ! J'ai perdu mon soulier... »

— Enfin, qu'est-ce que tu fais là ? interrompit la Lune. D'abord qui c'est que tu es ?

— Qui c'est que je suis ? Il me demande qui je suis maintenant. T'es donc pas d'ici ? Sûrement que t'es pas d'ici, que tu me connais pas... »

À ce moment les nuages laissèrent filtrer un rayon de lune qui éclaira vaguement une tête barbue et hilare^a. En même temps, un rire dans lequel la Lune pressentit obscurément l'âpre jouissance des tendresses exclusives, un rire candide comme le 14 juillet, doux^b comme les pétales d'un chrysanthème blanc, perla sur les dents carriées du petit homme.

« J'suis' Brûlebois' ! »

II

La querelle sourde et de tous les instants qui divisait les époux Reboudin n'avait pas altéré l'heureux caractère de leur fils.

Charles était un garçon de seize ans, grand, mince, vigoureux². Son visage était avenant, ses yeux étaient vifs et ses lèvres toujours prêtes pour un sourire, comme d'une dame à qui l'on vient de poser un râtelier neuf. Il était d'une paresse tranquille pour tout ce qui touchait aux études, bien qu'il eût l'intelligence éveillée.

En hiver, il se rendait au collège tous les matins, car le café *National*, où le billard était passable, n'était chauffé que l'après-midi. Mais pendant la belle saison, il n'avait plus de loisirs que pour la pêche, le canotage et la natation. La guerre, en relâchant la surveillance des maîtres, facilitait beaucoup cette école buissonnière. Aussi l'aimable enfant ne vit-il pas sans appréhension le succès de nos armes dont la conclusion lui parut un peu prématurée. Il envisageait avec une certaine anxiété le retour à l'ordre d'avant-guerre. Charles savait le prix d'une liberté

bien entendue, et il n'était rien, à son sens, qui valût^a le plaisir de pêcher au lancer dans le canal Charles-Quint ou celui de pincer les petites filles pressées autour d'un bon communiqué¹ de printemps.

Heureusement, le jeune garçon bénéficiait auprès de ses parents d'une indulgence qui atténua ce que la paix pouvait avoir de brutal à son égard. Lorsqu'il était convaincu de quelque délit, il suffisait que l'un des époux prît une attitude bienveillante pour que l'autre, enchérisant aussitôt, inclinât vers le pardon. Par le jeu des surenchères, on en venait vite à l'absolution. Charles était pour ses parents un allié possible qu'ils ménageaient^b à qui le plus, ne laissant pas, avec cela, de l'aimer tendrement. Dans cette lutte sournoise, où ils se disputaient l'affection de leur fils, M. Reboudin était^c certainement le plus fort. Il avait pour lui une suffisance ouatée d'aimable bêtise, une affabilité naturelle et une réputation de Don Juan que son héritier n'ignorait pas. Pour faire enrager sa femme, il s'était intronisé précepteur de l'enfant, ne prétendant d'ailleurs s'arrêter qu'au côté purement spirituel de ses fonctions. Une heure par jour, il s'enfermait avec Charles dans son cabinet^d de travail. Là, dans la paix des livres chaudement reliés, le père disséquait un vers latin en dactyles et spondées, exposait les causes de la chute des Girondins et ne manquait pas à en tirer un enseignement profitable au régime actuel, tandis que son fils s'abîmait dans l'annuaire téléphonique ou le Larousse médical illustré.

Mme Reboudin se rattrapait sur les questions d'hygiène. Chaque matin, elle examinait la langue de Charles, lui tâtait le pouls, affirmant que son père le faisait trop travailler. Il lui fallait du repos, il n'avait pas le boyau délié², était d'un tempérament lymphatique, prédisposé aux affections cardiaques, il devait porter des gilets de flanelle, se garnir les oreilles de coton, se bien garder des courants d'air...

L'un des sujets^e les plus fertiles en querelles était celui de l'éducation religieuse. M. Reboudin, issu d'une famille bien pensante, était devenu d'un athéisme provocant depuis que^f sa femme hantait les confessionnaux. En même temps, il avait embrassé la cause de la monarchie, jusqu'à porter un lys en épingle de cravate. C'était un air qu'il se donnait, il n'avait pas assez d'imagination pour désirer sérieusement un autre gouvernement que celui qu'il avait

toujours vu. Mais cette^a profession d'athéisme et de royalisme lui paraissait témoigner d'une grande liberté d'esprit ; il se trouvait très régence. Peut-être, aussi, croyait-il atténuer l'offense faite à la mémoire de ses pères qui avaient tous révééré Dieu.

En tout cas, c'est à ciel ouvert qu'il travaillait à perdre^b l'âme de son fils. Il avait la partie belle. Sa bibliothèque le fournissait amplement de sarcasmes et d'arguments qu'il assenait généralement en présence de sa femme. Elle écoutait sans ciller ; seulement^c aux approches de Noël et de Pâques, elle travaillait sourdement le gamin, lui promettant, s'il communiait, un guidon de course pour sa bicyclette, une cravate à ramage, un attirail de pêche. Elle gagnait presque toujours.

Pour se venger, le père laissait traîner des photographies de femmes dans la chambre conjugale. Ou bien, après dîner, quand l'ambiance était aux digestions faciles, il se plaisait à évoquer la douce figure de sa cousine Reine, morte d'épuisement à vingt ans, après avoir passé son brevet supérieur. Il en parlait comme^d d'une passion idyllique qui le minait, avec des soupirs, les yeux lavés de vague.

Son grand triomphe était son voyage hebdomadaire au chef-lieu du département, où il retrouvait une maîtresse^e qui s'appelait Solange et fumait au café, comme un homme. Avant son départ, il accablait sa femme d'attentions, s'enquérail si elle avait des commissions^f, lui offrant même d'aller voir son grand-oncle Ragondet, avec un air^g d'innocence perfide qui la faisait grelotter de haine.

Les jours où Hector Reboudin se sentait aussi très fort, c'était quand le cousin Beudot, l'ancien capitaine de gendarmerie, venait à la maison. Deux fois par semaine, Léonard Beudot^h, cousin maternel de M. Reboudin, venait déjeuner. C'était pour Charles une joie toujours renouvelée. Ce cousin Beudot vous contait des gaillardises avec des clins d'yeux et des claquements de langue, qu'on se faisait mal à rire. Avantⁱ même qu'il eût ouvert la bouche, on riait, déjà, dans la certitude^j où l'on était qu'il allait sortir quelque chose de bien raide. Mme Reboudin^k, elle-même, bien que Beudot fût un cousin de son mari, ne pouvait pas toujours se tenir de pouffer dans sa serviette, et il n'était pas rare que Thérèse, la servante^l, s'esclaffât en apportant les plats, quoiqu'elle en eût de mécontenter^l sa redoutée patronne.

Il faut dire que le cousin Beudot avait un physique qui ouvrait les cœurs. Dans toute la région, on eût vainement cherché une aussi belle figure d'apoplectique, d'un rouge de brique bien cuite, calée entre les épaules, à même, sans rien qui pût indiquer l'existence d'un cou.

Son envers avait une ampleur qui inspirait la confiance et, à voir son beau ventre large^a étalé, on avait envie de dire que la vie était bien belle. Il était assez grand pour que cet embonpoint ne fût pas ridicule et, tel qu'il était, il eût paru encore assez à son avantage sur l'estrade d'un lutteur de foire. Il s'entendait parfaitement avec Reboudin qu'il estimait pour son athéisme. Car Beudot était durement anticlérical et, quand il flétrissait les « rati-chons¹ », à grands coups de gueule, on sentait que ce n'était vraiment pas un homme à qui faire avaler que Josué avait arrêté le soleil².

Maintenant^b que Charles portait des pantalons d'homme, Léonard déballait à la table familiale de joyeux souvenirs de garnison. À l'entendre, il avait été un bien galant mousquetaire au temps des manches à gigot¹. Dans ce temps-là, mille fesses, il y avait des femmes ; et les uniformes d'officier ! c'étaient des uniformes, ça marquait, au lieu que maintenant !...

« Tiens, disait-il à Charles, entre le rôti et la salade, ne me parle pas de tes asperges d'aujourd'hui, ça n'a ni cul ni corsage. Quand j'étais jeune homme, ah ! oui, il y avait du plaisir. Tu pouvais mettre les mains, tu tenais quelque chose. Quand^c je me rappelle... Plusieurs dieux ! (Il disait "Plusieurs dieux !" pour navrer les convictions de Mme Reboudin, qui croyait benoîtement en un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre.) Plusieurs dieux ! Moi qui te parle, je peux causer, oui... je peux causer. Ah ! garçon, si tu m'avais vu, bien sanglé dans mon dolman sombre, culotte collante, bottes souples, j'avais de la tournure, du galbe ; et pas fatigué pour la chose. Aussi tu peux croire que les femmes me connaissaient. La plus mariée^d ne barguignait guère à me faire voir sa jarretière quand je la regardais d'une manière à moi, une manière fripouille que j'avais de te vous les regarder en dessous... J'en ai-t-il encorné, tout de même, de ces pauvres maris. Mais, maintenant^e, la jeunesse, ça ne sait plus... Quand je te vois là, tout fluet, que je me revois à ton âge... À ton âge, mais pauvre frigoulet^f, à ton âge, j'avais déjà de ces saillies... »

Il fallait alors que Reboudin s'interposât pour tarir le flot pernicieux des souvenirs du cousin Beudot.

Lorsque l'ancien capitaine de gendarmerie entrait chez les Reboudin, c'était comme une vague de jovialité qui envahissait la maison. Un rire^a sonore, qu'on entendait rouler dans l'escalier, annonçait son arrivée et réjouissait les Reboudin mâles.

Or, il advint qu'un jeudi du mois d'avril 1919, Léonard Beudot présenta aux Reboudin, déjà attablés, un front soucieux qui fut remarqué d'abord qu'il entra. Sans dire bonjour, il s'assit à sa place coutumée et laissa tomber^b ces mots :

« Rodolphe, samedi prochain, il arrive ici. »

Il y eut un silence de stupéfaction.

« Rodolphe ? dit enfin Reboudin, mais voyons, Léonard... »

— Oui, Rodolphe, parfaitement. Rodolphe arrive samedi, il me l'a fait dire par le fils du procureur, qui l'a rencontré à Paris. Il habitera chez toi. Et qu'est-ce qu'il aura dans le crâne, cette fois, qu'est-ce qu'il aura dans le crâne, sang Dieu... »

Ce Rodolphe dont la venue les alarmait si fort n'avait cependant rien que d'un très honnête homme. Il n'avait pas^c été porté disparu pendant la guerre et personne n'avait à envisager la restitution douloureuse d'une succession trop hâtée. Beudot et Reboudin, incapables de ces vilains calculs, lui portaient d'ailleurs une affection sincère. Mais ce qui faisait redouter la présence de Rodolphe à ses cousins^d, c'étaient les idées baroques dont il était coutumier et qui aboutissaient presque toujours à un scandale public.

« Qu'est-ce qu'il n'a pas déjà imaginé, on ne peut pas croire ! grommelait Beudot. Toi, Charles, tu étais trop jeune, tu ne sais pas... »

Et Léonard, une fois de plus, évoquait les folies de Rodolphe.

Une fois, il s'était passionné pour les sciences sociales. Il avait^e installé un phalanstère¹, comme il disait, dans la maison Reboudin. Pendant quatre mois il avait entretenu une dizaine de pouilleux, disait Beudot, des fainéants qui s'engraissaient à ne rien faire qu'à tenir des réunions dans le salon de Mme Reboudin. Ces animaux-là avaient même engrossé les deux bonnes ; un joli scandale, oui !

Après^a, ç'avait été sa toquade de néo-christianisme. Il prêchait les gens au coin des rues. Il avait même interrompu le curé dans son sermon pendant la grand-messe du dimanche, absolument comme si la célébration des mystères catholiques eût été une simple réunion contradictoire.

Une autre fois, est-ce qu'il n'avait pas organisé une société d'anarchistes ! Un dimanche après-midi, il avait défilé à la tête d'une bande de pas grand-chose, le drapeau^b noir dans la main droite, une bombe dans la main gauche. On l'avait fourré au bloc.

Puis il s'était occupé de chimie, avait installé, dans le pavillon du jardin, un laboratoire hérissé de cornues et d'alambics. Il avait réussi à faire sauter le pavillon, fracassant toutes les vitres des maisons avoisinantes.

Tout cela pour ne citer que ses principales folies entre tant d'autres qu'on n'aurait jamais eu fini de raconter.

En 1914, poursuivant on ne savait quelle chimère^c, il était parti à Paris où la guerre l'avait surpris. Il avait fait toute la campagne sans jamais écrire. On avait eu de ses nouvelles^d en écrivant au colonel de son régiment. Démobilisé, il avait regagné Paris sans donner signe de vie. Et voilà maintenant qu'il revenait. Hector en avait des sueurs froides.

Du jeudi au samedi, une atmosphère^e d'angoisse flotta dans la maison.

Rodolphe arriva comme on finissait de déjeuner. Il serra les mains en disant d'un air distrait : « Vous allez^f bien ? » absolument comme s'il eût quitté son monde la veille. Il y eut une minute de silence gêné. Charles regardait avec une curiosité avide ce cousin de légende. Sa réputation^g lui parut surfaite. Un peu drôle, sans doute, avec ses yeux jaunes enfoncés, mais rien, après tout, qui annonçât^h cette exaltation dont on s'effrayait tant.

Prudemment, Beudot avait lié conversation avec Rodolphe qui^h répondait sobrement à toutes ses questions. Mais, à la fin, il n'y tint plus et risqua, avec toutes sortes de réticences, la question qu'il avaitⁱ sur la langue depuis l'arrivée de Rodolphe.

« Alors, maintenant, tu vas rester ici... Peuh ! on est aussi bien ici qu'ailleurs ; tu vas t'occuper à... Je veux dire, tu cherches... »

Rodolphe arrêta le regard de ses yeux jaunes sur le visage congestionné de Léonard, et répondit sèchement^j :

« Je cherche Dieu. »

Alors Beudot éclata. Il devint violet sombre. Il s'étranglait.

« Ça, c'est le bouquet ! beugla-t-il. Qu'est-ce que tu vas encore nous servir, ce coup-ci, Bon Dieu ? Il cherche Dieu, voyez-vous ça ! Il cherche Dieu ! Non, mais tu ne vas pas tout de même recommencer tes prêches de trottoir. Ah ! tu cherches Dieu, mon garçon. Oui, oui, je vois ça, tu vas encore aller te fourrer dans la cléricaille pour faire, pour faire quoi, tonnerre ? Tu vas traîner au cul des raticons ! Oui oui, je les connais, toute ta calotte qui s'emplit le gésier avec la graisse du pauvre monde... »

Cependant Hector Reboudin, à qui le commerce des Muses avait conféré un sentiment douceâtre des correspondances mystiques, entreprenait insidieusement Rodolphe^b.

« Mon cher Rodolphe, tu me connais assez pour savoir que ce n'est pas moi qui t'irai blâmer d'un souci qui a déjà tourmenté tant de beaux esprits ; mais je pense qu'il ne manque pas d'occasions de trouver ce que tu cherches sans en prendre un soin trop austère. Nous autres, poètes, nous sentons Dieu à chaque instant, dans un rayon de soleil, une fleur entr'écloie et même... eh ! eh ! dans une jolie femme. Ce sont des choses qu'il t'est donné... »

— Je n'ai pas de faiblesse, coupa Rodolphe. Ma chambre est-elle prête ? »

III

Quand Charles^d et la Lune nouèrent des relations, ils se connaissaient de vue depuis très longtemps. Outre qu'ils étaient voisins, ils se rencontraient souvent sur les bords de la rivière où ils étaient, l'un et l'autre, assidus. Mais la Lune était distant et nourrissait une vague défiance à l'égard de Charles, qui, à ses yeux, n'était pas autre chose qu'un « petiot de riche », un fils d'archevêque. Un jour, quelques mois avant l'arrivée de Rodolphe, qu'ils surveillaient leurs lignes sous le pont du chemin de fer, la Lune laissa tomber à l'eau sa boîte d'asticots. C'était au début de l'après-midi, loin de la ville, et la Lune était très ennuyé lorsque Charles lui offrit aimablement ses vermicules².

Il y a des services qui obligent. La Lune émit^a quelques aphorismes judicieux sur la malignité des poissons en général et des roussets en particulier, qui ne se laissent guère prendre qu'au blé cuit et — des fois — aux vers de fumier. Charles répondit d'une manière à le satisfaire et fit montre de connaissances^b assez poussées dans l'art de prendre du fond. Après quelques rencontres, naquit entre les deux pêcheurs^c une amitié basée sur une estime réciproque. La Lune reconnaissait en Charles d'heureuses dispositions pour la pêche, et même une certaine intelligence de l'art. De son côté, Charles admirait la science profonde qu'avait^d la Lune de toutes les subtilités d'un pêcheur de profession. Dès lors, on les vit presque chaque jour au bord de l'eau, épiant^e côte à côte les bouchons de leurs lignes. Ensemble ils quittaient la rue des Nèfles, et très souvent Charles passait prendre son compagnon dans son réduit.

Ce fut ainsi qu'il fit la connaissance de Brûlebois, qui habitait avec la Lune depuis leur rencontre, vieille d'un an, de la place du Jet-d'eau.

Du cœur noueux de la Lune, une source vive avait jailli d'affection maternelle pour l'être de douceur qu'était Brûlebois. Tendresse inquiète, admirative, agressive aussi, qui s'irritait de la fantaisie de Brûlebois, dont l'humeur^f instable se dérobaît inconsciemment à ses velléités d'accaparement jaloux. Il l'entourait de soins vigilants et le morigénait comme un enfant, un vieil enfant alcoolique, mais il lui échappait sans cesse. Le métier assez mal défini de Brûlebois, commissionnaire, porteur de valises, le retenait tout le jour à la gare, cette gare perfide et tentaculaire avec sa demi-collarète de cinq bistros^g qui lui faisaient vis-à-vis. Aussi, quelles alarmes pour la Lune lorsque à la fin de la journée, il attendait dans sa cave l'ivrogne impénitent attardé à quelque zinc. Souvent, à 11 heures ou minuit, dévoré d'inquiétude, il courait à^h la gare, explorait les cafés et ramenait Brûlebois assommé de gros vin et d'alcools compliqués à son domicile de la rue des Nèfles. Il avait essayé de sévir, en vain. Une fois, exaspéré, il avait enfermé l'incorrigible dans l'étroit logis pendant tout un jour. Mais, à son retour, il avait vu dans les yeux de Brûlebois tant de nostalgie qu'il n'avait pu se résoudre à recommencer.

« Mais enfin, disait-il, pourquoi que tu te noircis comme ça ?

<i>Note sur le texte</i>	1594
<i>Notes</i>	
Le Baron sur la foire	1594
Des bagues plein les doigts	1594
Sujet réservé	1594
L'Âge d'or	1595
Le Vieillard et la Culotte	1595
Chœur de tziganes	1595
Le Gendarme	1595
La Sagesse du cancre	1595
La Franche-Comté	1595
Chasseurs...	1595
Les Chiffres	1595
Cafés d'aujourd'hui	1596
Tentation	1596
Décence	1596
Poils et duvets	1596
La Femme fatale	1596

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

BRÛLEBOIS
ALLER RETOUR
LA TABLE-AUX-CREVÉS
LA RUE SANS NOM
LE VAURIEN
LE PUIS AUX IMAGES
LA JUMENT VERTE
NOUVELLES NON PUBLIÉES EN LIBRAIRIE

Appendices :

LES JUMEAUX DU DIABLE
ARTICLES

*Préface, Chronologie,
Note sur la présente édition
Notices, notes et variantes
par Yves-Alain Favre*